

Journée d'agrégation de la SELF XX-XXI. *Quelque chose noir*, de Jacques Roubaud

Samedi 18 octobre, CY Cergy Paris Université, salle Simone Veil, Bâtiment des Chênes I

Programme

9h00 : Accueil des intervenants et du public

9h30 : Ouverture de la journée

9h45 Olivier Gallet (Sorbonne Université) : « Nonvie de la neuvine ? Existe-t-il une contrainte oulipienne majeure régissant *Quelque chose noir* ? »

Il s'agira de faire le point sur la présence possible d'une contrainte oulipienne d'ensemble appliquée à *Quelque chose noir*.

10h00 Serge Linarès (Université Sorbonne Nouvelle) : « *Quelque chose noir*, une photopoésie ? »

10h30 Dominique Moncond'huy (Université de Poitiers) : « *Quelque chose noir* comme deuil d'un projet partagé d'épreuve du temps. »

Après avoir rappelé ce qui, dans la photographie, intéressait Roubaud, on envisagera *Quelque chose noir* comme deuil d'un projet biipsiste engagé par « Si quelque chose noir » (poème de Jacques Roubaud) puis par *Si quelque chose noir* (série d'Alix Cléo, accompagnée d'un poème).

Discussion et pause

11h30 Élise Marrou (Sorbonne Université) : « "Devant ce silence inarticulé" : Wittgenstein à contre-emploi. »

Dans *Quelque chose noir*, Ludwig Wittgenstein n'offre pas seulement une entrée à Jacques Roubaud. Les remarques du philosophe et sa boîte à outils saturent littéralement l'écriture sous forme de citations littérales, de variations, et de reprises. Jacques Roubaud emprunte son matériau au *Tractatus*, aux *Recherches*, aux derniers écrits, notamment à *De la certitude* dont il réécrit l'incipit. La pensée du philosophe qui enseignait à Cambridge constitue à la fois l'objet des recherches d'Alix Cléo Roubaud et la raison de sa venue en France, le cadre du mariage, et la toile du fond du tombeau. Dans cette intervention, nous tenterons de reconstituer une topique des procédés de réécriture employés par Jacques Roubaud à partir de la série des remarques de Wittgenstein citées dans *Quelque chose noir* en les exhumant de manière systématique. Le point sans doute le plus saillant qui résulte de l'ensemble de ces procédés de reprise et de variation est que l'expérience du deuil met en échec les distinctions les plus nodales et les ressources les plus opératoires du philosophe viennois : nous le montrerons tout d'abord dans le cadre du *Tractatus*, des *Recherches philosophiques* et enfin à partir des *Remarques sur les couleurs* et de *De la certitude*. Cette mise en échec gravite autour de trois points névralgiques que nous examinerons successivement : la distinction entre dire et montrer, la dépicition, et le sens du doute.

12h00 Olivier Gallet (Sorbonne Université) : « Plier, déplier, replier le temps (inscriptions temporelles, contraintes de temps, modèle du *Canzoniere* de Pétrarque). »

Quelque chose noir ne fait pas exception dans le monde de Roubaud : le temps y est d'emblée et constamment mesuré, configuré, plié selon une logique très personnelle. C'est ce travail de configuration et d'inscription temporelle, susceptible de ramener de l'ordre dans le chaos du deuil de l'épouse et de la perte du projet, mais aussi structurant le livre, que l'on cherchera à reconnaître. L'enquête permettra de faire émerger dans le dispositif du livre l'ombre tutélaire de Pétrarque, et le modèle actif du *Canzoniere*, tel que Roubaud l'interprète.

Discussion et pause déjeuner

14h30 Michel Murat (Sorbonne Université) : « La dispersion de l'analogie. »

La question de la figuralité est utile pour situer *Quelque chose noir* dans le développement de l'œuvre de Roubaud et dans ses rapports avec la poésie contemporaine. Roubaud dissocie nettement le domaine de l'image mentale ou photographique et celui des jeux de langage. Et bien qu'auteur d'une profession de foi littéraliste, il n'emprunte pas la voie de la modernité négative, qui est celle d'une réduction drastique de l'analogie, soit par arasement des figures, soit par aplatissement tautologique. On le montrera en étudiant quelques exemples ayant valeur de prise de position, et quelques réalisations subtiles de cette dispersion de l'analogie.

15h00 Abigail Lang (Université Paris Cité) : “Battement”, Blackburn, “Backsweep, black”.

Le poème, qui clôt la première section de *Quelque chose noir* est composé à partir de la traduction qu'a réalisée Jacques Roubaud en 1982 du poème « Backsweep, Black » du poète états-unien Paul Blackburn (1926-1971). Il s'agit d'une traduction modifiée. Enquêter sur ces modifications sera l'occasion de revenir sur le rapport de Jacques Roubaud à la traduction et à la poésie nord-américaine, notamment dans la mise en œuvre d'une prosodie visuelle.

Discussion et pause

16h00 Margaux Coquelle-Roëhm (Université de Montréal) : « "Je m'enfonce par les ongles" : remarques autour de la méditation du 12 mai. »

16h30 Jean-François Puff (CY Cergy Paris Université) : « Concepts formels et diction poétique. Les voix de *Quelque chose noir*. »

L'entreprise poétique de Jacques Roubaud se situe dans un temps où l'absence d'une tradition et d'un langage poétique partagés enjoignent les poètes les plus conséquents à instituer leur propre forme. Aussi Roubaud a-t-il développé des concepts qui à la fois permettent le déploiement de formes, et leur confèrent un « sens formel ». Ces concepts sont exposés dans de nombreux textes théoriques, eux-mêmes de formes et de formats divers. Ces textes font pleinement partie de l'œuvre, mais ils ne sont pas tous facilement accessibles, dans les deux sens du terme. Les connaître semble portant nécessaire à la bonne intelligibilité de l'œuvre. Or, l'écoute d'enregistrements de sa poésie par le poète lui-même indique que la performance poétique n'actualise pas nécessairement le concept qui a généré la forme. C'est de cette tension que je partirai pour aborder les « espèces formelles » qui constituent *Quelque chose noir*, en inscrivant ma réflexion dans la perspective de cet énoncé de Ludwig Wittgenstein : « On parle de comprendre la musique. C'est bien dans le moment où on l'entend qu'on la comprend. »